

L'HABITER

LAGOM

Une Alternative Lagom

L'HABITER

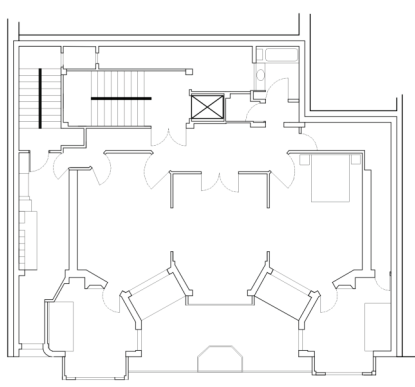
Lausanne
Le 12 janvier 2015
Par
Mélanie Rouge
Alexandre St-Amour

UNE ÉVOLUTION DE LA PENSÉE

LA RÉPONSE DES MODERNISTES

Au début du XXIème siècle, les formes traditionnelles de l'art, de l'architecture, de la littérature, de la philosophie et de l'organisation sociale ne sont plus adaptées aux nouveaux systèmes économiques et politiques qui se sont mis en place. L'augmentation de la population, les nouvelles normes d'hygiène et la généralisation du monde industriel poussent les architectes à trouver de nouvelles réponses. Les nouvelles techniques développées, dont le béton armé, et les progrès d'ingénierie permettent aux architectes de cette époque de trouver un nouveau langage architectural plus adapté aux mœurs de leur époque.

L'arrivée du Mouvement moderne en architecture a influencé le travail d'Auguste et Gustave Perret. Ils profitèrent des potentiels du béton armé et l'utilisèrent, pour la première fois, dans la construction d'un immeuble d'appartements qu'ils réalisent au 25bis rue Franklin à Paris en 1903. Inspiré par le rationalisme de Viollet-le-Duc, le bâtiment est porté par une structure de poteaux et de dalles, c'est la naissance du plan libre. Pourtant, les deux frères n'assument pas entièrement leur parti pris. Alors qu'il admettent que des changements pourront être opérés grâce à la flexibilité qu'offre leur structure, ils proposent une répartition très classique de pièces, cloisonnées par des panneaux de remplissage en béton.



Immeuble à Paris des frères Perret

Ces découvertes marquent le début d'une architecture répondant plus précisément aux besoins, toujours changeants, de ses utilisateurs. Une nouvelle matérialisation de l'architecture a vu le jour, différente de la forme jusqu'alors classique. Alors que cette dernière concevait le logement de l'extérieur vers l'intérieur, le Mouvement moderne le pense, à l'inverse, en commençant par la pièce, et plus précisément, par la fonction et les besoins liés à son usage.

C'est selon cette nouvelle conception que, quelques années plus tard, Mies van der Rohe réalise un bâtiment à la Weissenhofsiedlung, quartier de Stuttgart, dans le cadre de l'exposition "die Wohnung" en 1927. L'exposition réunit 17 architectes européens de l'avant garde de l'époque et met en avant les nouveautés dans le domaine du logement. Le parti pris de Mies van der Rohe est de construire une série d'appartements très flexibles que les futurs habitants pourront adapter à leurs différents modes de vie. Dans cette idée, non sans

rappeler le bâtiment de Perret, l'immeuble de Mies van der Rohe est porté par une ossature poteaux poutres en acier. Le vaste espace créé est ensuite compartimenté à l'aide de cloisons mobiles permettant à chaque habitant d'aménager son logement comme il le désire et de le faire évoluer par la suite. Le bâtiment a la capacité de loger un grand nombre de personnes sans pour autant les conformer à un usage prédéfini.

“Des raisons économiques exigent aujourd'hui la rationalisation et la standardisation des immeubles locatifs. Or la différenciation toujours croissante de nos besoins en matière de logement exige d'un autre côté la plus grande liberté d'utilisation possible. À l'avenir, il sera nécessaire de tenir compte de ces deux exigences. Le bâtiment à ossature est le système de construction qui y répond le mieux. Il permet une conception rationnelle qui laisse entièrement libre l'organisation intérieure de l'espace. Si on n'aménage de manière fixe que la cuisine et la salle de bains, à cause de leur équipement spécifique, et si on décide de diviser la surface habitable restante avec des cloisons mobiles, je pense qu'on pourra répondre à toutes les exigences en matière de logement.”



Immeuble à Stuttgart de Mies Van der Rohe

UNE RÉPONSE DÉSUÈTE

Jusqu'à nos jours, les modes de vie ont continué d'évoluer. Les prémices du XX^{ème} siècle et d'une société totalement industrielle basée sur la croissance économique se sont imposées au XXI^{ème} siècle. La population continue d'augmenter et, contrairement aux modernistes, nous commençons à voir les limites de ce système et à nous pâtir de ses défauts. Les conséquences de nos modes de vie ont des effets dévastateurs sur la planète et les habitudes commencent à changer dans certains domaines. L'homme a su s'adapter et les structures sociales ont quelque peu évolué mais le mode d'habiter demeure inchangé. Patrick Bouchain, architecte français du XX^{ème} siècle au pratiques innovantes intéressé par le rôle de la construction et ses différents intervenants, exprime ainsi le retard de l'architecture : *“L'architecture libérale ne propose que les hochets de son monde : consumérisme, réduction au fétichisme de la marchandise, productions jetables, règne de l'éphémère, exhibitionnisme du capital.”* (Patrick Bouchain, Construire autrement : Comment faire ?, 2006) Il est nécessaire de fonder de nouvelles bases en accord avec l'environnement, les ressources réellement disponibles et les besoins d'aujourd'hui. Jusqu'à maintenant, les réflexions se sont davantage portées sur des solutions technologiques que sur une remise en question des modes de vie. Les panneaux solaires, les pompes à chaleur et les voitures électriques ne font qu'excuser notre consommation grâce à une énergie plus propre. Mais le but ne serait-il pas plutôt de consommer moins, même si l'énergie en question est

propre ? Si ces nouvelles technologies étaient utilisées dans le cadre d'un mode de vie réactualisé ne seraient-elles pas doublement plus efficaces ?

À cette surconsommation d'énergie s'ajoute une surconsommation d'espace. Les standards de confort, toujours plus élevés, mènent à une constante augmentation des surfaces d'habitation. L'Office fédéral de la statistique nous renseigne à ce sujet : la surface habitable moyenne par personne en Suisse était de 34m² en 1980, de 39m² en 1990 et de 44m² en 2000. Une diminution de cette surface serait plus adaptée si l'on prenait en compte ses conséquences sur l'environnement. De plus, en prenant en compte le nombre d'heures de travail nécessaires pour payer ces surfaces d'habitation, on peut se demander si elles augmentent réellement le confort.

L'industrialisation du processus de construction et le manque de logements ont amené à la réalisation en masse de logements standardisés. La prise en compte des besoins de chaque individu n'est pas réaliste dans ce processus et pourtant les solutions d'architecture adaptable ne sont pas favorisées. Les constructions rigides poussent les habitants à modifier leur mode de vie en fonction de leur logement ou à choisir une surface plus grande que nécessaire afin de s'assurer un minimum de flexibilité. Lucien Kroll explique ainsi les problèmes liés à la standardisation : *“Il est irrationnel d'imposer des éléments identiques à des habitants divers. Cela les rend identiques, amorphes ou révoltés”* (Lucien Kroll, dans le cadre de l'exposition Simone et Lucien Kroll : une architecture habitée, 2013)

L'étalement de nos activités quotidiennes est aussi matière à la réflexion. Chaque jours, des logements chauffés sont laissés vides par les habitants qui se rendent au travail et chaque nuit, des immenses surfaces de bureau équipées ne sont pas utilisées. Ce dédoublement des espaces et des équipements est-il encore une solution viable à l'heure où l'espace libre et les ressources se raréfient ?

Les rangements, souvent déduits de la surface habitable, sont à questionner. Dans une société où l'accumulation est la norme, l'espace prévu pour la contenir est énorme. Le problème de l'espace peut être évoqué mais celui du chauffage aussi, pourquoi conserver tant d'objets à une température agréable toute l'année ? À l'heure de l'informatique, n'y a-t-il pas une plus grande part d'objets qui prennent une forme immatérielle ?

L'architecture se bat contre les éléments au lieu de dialoguer avec son environnement. La grande maison ou l'appartement spacieux sont des idéaux obsolètes pour notre société une fois la consommation d'énergie, l'entretien et le prix lié à la surface pris en compte. De plus, dans un pays comme la Suisse, une augmentation de la surface bâtie a des répercussions immédiates sur les surfaces agricoles et forestières.

RÉDUIRE / SIMPLIFIER / DIMINUER

“Modestie dans les dimensions et l’agencement des pièces, habile choix des ouvertures, communication avec le dehors, fonctionnalité des meubles, aménagements intelligents, agrémenteront l’existence, transformeront petit à petit la maison en un délicieux havre qu’on retrouvera après une absence sans avoir eu l’impression de le quitter, où l’on aura la sensation que tout est parfaitement adapté à notre attente; on s’y sentira aussi à l’aise que dans un vêtement familier, on l’appréciera par beau temps ou grands froids, sous le soleil ou la pluie, pour toujours lui découvrir de nouveaux charmes et s’en enchanter.”

(Jacques Dars, Les carnets secrets de Li Yu, Au gré d’humeurs oisives, 2014)

Le Corbusier, dans les années cinquante, définissait la maison comme *“Un abri contre le chaud et le froid, la pluie, les voleurs et les indiscrets - Un réceptacle de lumière et de soleil - Une série de cellules adaptées à la cuisine, au travail, à l'intimité.”* Cette conception dépouillée du logement s'est perdue de nos jours où les grandes surfaces et l'accumulation règnent en maîtres, loin de nos besoins réels. Nous devons revenir à l'essentiel comme point de départ de la réflexion et reconsidérer les fondements de notre habitat. Il n'est pas question d'un retour en arrière mais de la recherche d'un type d'habitat adapté à un mode de vie plus équilibré. Nous avons choisi d'explorer plusieurs domaines pour en ressortir des principes que l'on pourrait rapporter à l'architecture.



Gastronomie française

Vivre dans un plus petit espace ne signifie pas renoncer au confort. Cela nécessite une modestie qui serait un équilibre entre les besoins vitaux et les envies. Vivre dans un petit espace signifie s'entourer uniquement du plus important et du plus apprécié. Un espace fait sur mesure pour une personne lui correspondra parfaitement, sans espace superflu. Pour ce qui relève de ce superflu, des solutions, plus cohérentes, de partage sont à trouver. Si l'on prend la gastronomie par exemple, le luxe ne se trouve pas dans l'abondance mais dans l'association savante de quelques produits travaillés selon leurs caractéristiques propres. La gastronomie sait s'adapter aux saisons, mettre en valeur les produits locaux et en plus de nourrir, elle sait réunir. N'y a-t-il pas là matière à réflexion pour le logement ?



Mr and Mrs Andrews, 1748, Gainsborough

Les modes de vie ont beaucoup évolué et notre rapport au logement est différent. Dans le passé, un grand nombre d'activités se pratiquaient à domicile, celles-ci se retrouvent maintenant étalées sur le territoire et le logement peut-être réduit en conséquence. Pour mettre ce système au point, une solution serait de s'inspirer de l'art des jardins de la Renaissance italienne. Au XVI^{ème} siècle, les concepteurs de jardin travaillaient avec trois natures : la troisième est le jardin privé, mélange entre nature et art, la deuxième est matérialisée par le paysage agricole, maîtrisé par l'homme, tandis que la première nature représente la paysage brut, exempt de toute intervention. Ces trois niveaux ont des caractéristiques très différentes mais entretiennent un dialogue. Le jardin privé n'essaie pas d'être un élément autonome, il est dessiné de manière à profiter de la deuxième et de la première nature qui le prolongent. Une analogie pourrait être faite avec le logement, incarnant la troisième nature, où sont pratiquées les activités privées. La deuxième nature est représentée par le voisinage proche où se trouvent des ressources à partager. La troisième nature prend la forme du contexte plus large, offrant une grande variété d'activités et de produits. En clarifiant les possibilités de chaque niveau et activant la mixité de proximité, le logement pourrait mieux travailler avec son contexte et s'en trouvé réduit.



Tente nomade dans le désert

Pourquoi le logement est-il synonyme de lourdeur et de rigidité ? Dans certaines cultures, ce n'est pas le cas. Les nomades par exemple ont choisi un mode de vie fondé sur le déplacement. La quête de nourriture, de pâturages pour leurs bêtes et les cycles naturels dictent les migrations. Pour cette raison ils ont conçu des habitats démontables et transportables grâce à une structure légère complétée et un processus constructif simple. Ces techniques sont le résultat d'une observation attentive de leur environnement et des expériences de plusieurs générations qui se transmettent leurs connaissances. Le déplacement rend la communauté importante et le partage essentiel, l'accumulation d'objets étant impossible.

Si la vie nomade est très loin de notre quotidien, il n'est pas inintéressant d'observer les sociétés industrielles à l'heure des vacances au camping ! Le temps d'une période restreinte, le quotidien confortable est volontairement abandonné pour un mode de vie plus rudimentaire.



Tente My Second Home de Quechua

Le camping est révélateur des besoins et des priorités de chacun. Le transport contraint à éliminer le superflu et seul l'essentiel est emporté.

On peut le considérer comme de l'autoconstruction. Des modules pré existants sont utilisés mais il est intéressant de voir lesquels sont choisis et de quelle manière ils sont agencés. Tente ou caravane, camping sauvage ou village équipé, rapport aux autres campeurs, emplacement des parents, des enfants et les lieux communs dans une famille, les possibilités sont nombreuses et les choix en disent long. En effet, à l'abri des conventions, des règles de construction et des programmes habituels, le campeur est un architecte libre qui se conçoit un logement selon son intuition. Peut-être que les architectes devraient emmener leurs clients en camping afin de leur concevoir un logement sur mesure.

“La cabane est un terrain parfait pour bâtir une vie sur les fondations de la sobriété luxueuse. La sobriété de l’ermite est de ne pas s’encombrer d’objets, ni de semblables. De se déshabituer de ses anciens besoins. Le luxe de l’ermite, c’est la beauté.”

(Sylvain Tesson, Dans les forêts de Sibérie, 2011)

La cabane représente aussi un art de vivre et une source d’inspiration dans une recherche sur la réduction de la surface des logements. Se construire une cabane et l’habiter, c’est prendre du recul, c’est un nouveau point de vue sur le monde. Il y a là un aspect plus permanent que le camping mais peut-être une plus grande communion avec la nature, matière première de l’abri et prolongement de l’espace de vie. La cabane c’est le souvenir d’enfance, c’est une poésie emplie de rêves et de mythes. Comme pour le camping, les saisons et le soleil guident le rythme de vie et influencent chacune des activités. Elle se modifie, elle s’adapte, sans artifices.

“Puisque nous ne pouvons continuer à viser une croissance infinie dans un monde aux ressources raréfiées, nous devrions ralentir nos rythmes, simplifier nos existences, revoir à la baisse nos exigences. On peut accepter ces changements de plein gré. Demain, les crises économiques nous les imposeront.”

(Sylvain Tesson, Dans les forêts de Sibérie, 2011)

ADAPTER

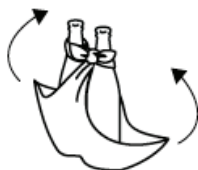
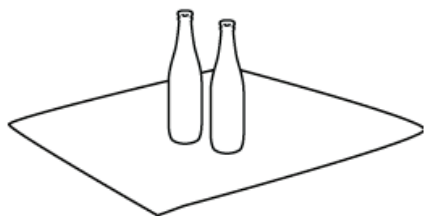
Deux étudiants en architecture veulent construire une boîte parfaite pour leurs outils. Une boîte en bois, sur mesure, avec la bonne dimension pour tout ranger et qui se transporte facilement. Ils vont demander conseil à leur maquettiste, un homme pragmatique et plein de bon sens qui leur répond : “ah vous les architectes vous voulez toujours faire des boîtes, mais le mieux c’est un sac en papier de la Migros, il n’y a rien à construire, tu le remplis comme tu veux, tu le transportes facilement et quand il est foutu, tu en prends un autre !”

Nous avons constaté les problèmes qu’engendre une architecture fixe et rigide. Dès lors, comment doit être pensée une architecture flexible et capable de spontanéité ? Dans l’idée d’une réduction de la surface des logements la flexibilité permet d’adapter l’espace aux différents occupants qui se succèdent ou de l’adapter aux différents besoins d’un seul occupant. La surface peut alors être réduite au minimum et s’adapter en fonction des besoins particuliers. En plus de cette réduction, la flexibilité s’avère être une solution pour faire évoluer le logement selon les saisons, les heures de la journée ou en fonction du nombre d’occupants. Les exemples suivants illustrent la capacité d’adaptation à plusieurs échelles différentes et montrent qu’il est possible de créer des objets qui ne dictent pas un usage unique.



Lepus americanus en hiver et en été

Des êtres vivants : Pendant que les être humains se battent contre leur environnement, les animaux s'y adaptent. Les oiseaux (ainsi que certains poissons, insectes et mammifères) migrent vers de nouveaux territoires pour trouver une nourriture plus abondante. Certains animaux choisissent l'hibernation en vue des périodes les plus froides tandis que d'autres font des réserves de graisse ou voient leur fourrure s'épaissir pour s'en prémunir.



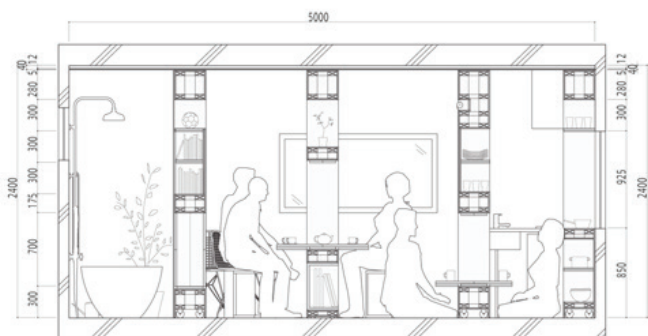
Emballage de deux bouteilles, avec une poignée

Un accessoire : Le furoshiki est une technique japonaise traditionnelle d'emballage qui s'adapte aux objets à transporter. Inspirée de l'origami, elle consiste en une série de plis et de noeuds réalisés sur un tissu carré. Très simplement, paquets cadeaux, sacs à main, bandanas, sac à dos et porte-bouteilles prennent forme.



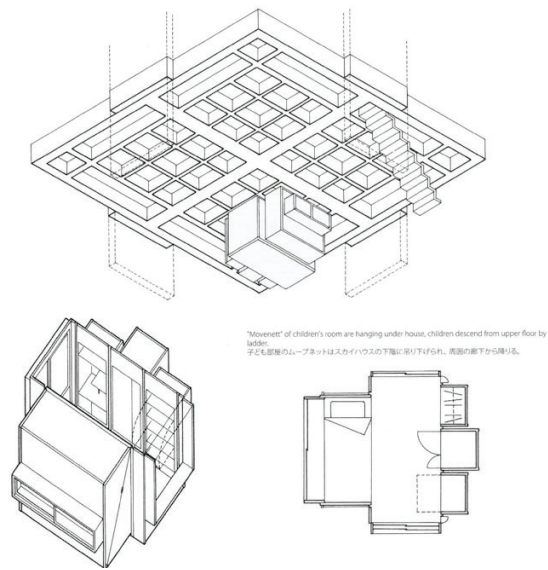
Tabouret 60, Alvar Aalto

Un meuble : Le tabouret 60, tabouret empilable d'Alvar Aalto est à l'image du design finlandais : beauté, fonctionnalité et matériaux de qualité. Créé en 1932, sa simplicité en a fait un classique. Le bois est un matériau durable et facile d'entretien. Une technique de pliage rend le produit solide et permet une production en série économique.



Barcode Room, Studio 01

Un aménagement : Le projet barcode room est la proposition des architectes japonais de Studio 01 à un concours sur l'aménagement d'un appartement qui s'adapte aux usages de son habitant. Une chambre de 4 mètres par 5 est aménagée d'une série de meubles-cloisons en bois déplaçables à la main grâce à un système de rails. Chacune de ses cloisons comprend dans son épaisseur les meubles liés à une activité particulière. Le logement de petite taille se transforme au fil des heures de la journée et des activités de son propriétaire.



Une architecture : La Skyhouse de l'architecte métaboliste japonais Kiyonori Kikutake a été construite en 1959. Sa composition est très simple, une pièce carrée de 10 mètres de côté est portée par quatre axes centraux à une hauteur de 4,5 mètres. La maison est faite pour évoluer avec la famille qui l'habite. Les services sont alors placés en périphérie de la pièce de vie centrale et déplacés au gré des aménagements tandis que les chambres d'enfant prennent forme de boîte accrochées sous la pièce principale puis enlevées lorsque ceux-ci s'en vont.



Skyhouse, Kiyonori Kikutake

CONSTRUIRE

Après avoir établi la nécessité de revoir notre mode d'habiter, il est temps de revoir le processus constructif en conséquence. Patrick Bouchain a fait beaucoup d'expérience dans ce sens sur ses chantiers et en témoigne dans son livre.

“On pourrait croire qu’interpréter et expérimenter c’est perdre du temps, gâcher. En fait c’est l’inverse : plus on interprète, moins on consomme, plus on travaille, plus il y a de la matière grise, moins il y a de dépenses de matières. Donc, interpréter, c’est rechercher les moyens et les actes les plus adaptés, les plus généreux pour agir au mieux en étant le plus concentré possible. Aujourd’hui, on écrit trop de manière contractuelle et précontentieuse, alors qu’il faut simplement dire les choses et passer à l’acte, car c’est dans la matière transformée et dans le dialogue que le discours se tient.”

(Patrick Bouchain, Construire autrement : Comment faire ?, 2006)

Il nous suggère par là de rétablir le lien entre la pensée et la construction. Ce lien existait par le passé, comme le démontre l'architecture vernaculaire, ou l'architecture sans architecte. Elle fût pendant longtemps négligé, alors que *“le domaine des pratiques vernaculaires offre un stock merveilleux de dispositifs ingénieux témoignant des effets spectaculaires que peuvent produire des techniques extrêmement économes en matériaux et en énergie.”* (Pierre Frey, Learning from Vernacular, 2010). La construction devrait être réintégrée dans le processus de réflexion plutôt que de dissocier ces deux éléments constitutifs de l'architecture.

PAR LES ARCHITECTES, POUR LES ARCHITECTES

L'architecte qui ne prend pas en compte les besoins de son client ne peut être un bon architecte. Il est avant tout un sculpteur qui modèle l'espace et les volumes. Lorsque le spectaculaire prime sur la fonction, il y a de grandes chances pour que le bâtiment soit construit à perte. Les prouesses sont rapidement dépassées car la compétition est rude dans un monde d'images. La beauté de l'architecture ne se trouve pas dans l'esthétique formelle. En tout cas celle-ci n'a que peu de valeur dans l'habiter. Au mieux elle plaît aux yeux du propriétaire, ou satisfait à un besoin d'afficher sa richesse, mais d'un point de vue pratique, elle n'est qu'extra, inutile ! Ce type d'architecture vise avant tout un public qui se laisse impressionner par la première page d'un magazine. À quoi bon investir des millions dans un bâtiment qui fera la une pendant quelques mois et qui sera par la suite désuet de par son utilisation difficile et son manque d'espace praticable ? Ce type d'architecture spectacu-



Construction du Rolex Learning Center

laire marque un grand retour en arrière, il rappelle le style classique développé à l'école des Beaux-Arts de Paris au XIX^{ème} siècle avec ses belles façades monumentales.

Les architectes se plaisent à croire qu'ils sont capables de faire des théories sur tous les types d'habitats possibles. Qui sommes-nous pour prétendre pouvoir faire de telles théories et conceptualiser la manière d'habiter ? Au profit d'un art de bâtir et de l'image d'un métier à défendre, nous avons oublié les être humains, les avons réduit à des généralités ? Depuis quand n'avons-nous pas écouté ce qu'ils ont à nous enseigner ? Plutôt, nous avons inventé des styles et des pensées architecturales que les théoriciens et les écoles transmettent de génération d'architectes en génération d'architectes. Nos manuels ne prennent pas en compte les différences de chacun. Nous avons voulu apprendre aux gens à vivre, et pour cela, nous devons les contraindre à habiter nos espaces. Il leur faut désormais un mode d'emploi pour apprendre à vivre dans leur maison. Les habitants des maisons minergie en témoigneront.

“L'habitant est habitué à l'idée qu'il est incapable de prendre une décision importante en n'utilisant que son propre bon sens : son expérience passée justifie ce sentiment. La situation que nous venons d'examiner, par exemple, lui permet tout juste de se rendre compte qu'il est incapable de s'expliquer. L'architecte, pour sa part, a appris à l'école à faire confiance aux connaissances acquises en étudiant. On lui a appris, à l'école, comment vivait l'habi-

tant (non pas l'habitant spécifique, particulier, qui utilisera le bâtiment à construire, mais l'habitant moyen) et il a acquis la certitude que c'est lui qui sait, mieux que chaque habitant, un à un, comment ceux-ci désirent vivre. En conséquence de quoi, l'architecte n'essaye pas de communiquer avec l'habitant autrement qu'en s'efforçant de lui expliquer la façon dont il doit vivre. Et c'est, aussi, ce qui se produit quand les architectes nous parlent de «faire participer l'habitant». Il s'agit, en fait, de séances de consultation où l'architecte-arbitre amène les habitants à dire ce qu'il souhaite les entendre dire, de son point de vue d'architecte. (Ce qui ne veut pas dire que cet architecte paternaliste soit nécessairement indifférent aux problèmes des habitants.)”

(Yona Friedman, L'Architecture de survie. Une philosophie de la pauvreté, 2003 [1978])

Il y a quelques années, nous avons ouvert les yeux sur ce que nous considérons comme dénué d'intérêt. *Learning from Las Vegas* (D. Scott Brown et S. Izenour, 1972), *Learning from Vernacular* (P. Frey, 2010), *La Periferia* (B. Secchi, 1991). Pourquoi n'avons-nous encore jamais écrit *Learning from people*. Nous nous surprenons encore des conditions de vie de certains et avons parfois pitié pour eux, mais notre seule proposition pour les aider est : mixité et densité. Le contact entre l'architecte et les personnes est à revaloriser !

Nous pouvons recommencer notre enseignement sur cette leçon de Patrick Bouchain :

“Je crois au provisoire, à la mobilité des choses, à l'échange. Et je travaille à créer, en architecture, une situation dans laquelle la construction pourra se réaliser d'une autre façon et produire de l'inattendu. donc de l'enchantement. Construire autrement reprend les idées que j'ai expérimentées avec bonheur puis retenues, d'un chantier à l'autre, pour atteindre ce but : s'inscrire dans le contexte. Connaître la règle, ne pas agir mais transformer, faire le moins possible pour donner le plus possible, entraîner tout le monde, interpréter, donner du temps, transmettre. ne jamais faire pareil... Dans ce livre, comme sur tous mes chantiers, je fais appel à d'autres pour enrichir l'oeuvre commune de leurs points de vue et de leurs savoir-faire, parce que écrire seul - comme construire seul - me parût impossible, et que l'architecture n'est pas qu'affaire de spécialistes ou de techniciens. Ici, ce sont des artistes, des architectes, des paysagistes, des chercheurs, des philosophes, des cinéastes ... avec lesquels j'ai travaillé ou qui n'ont influencé, qui viennent interroger nos habitudes et porter un regard différent sur l'architecture.”

(Patrick Bouchain, Construire autrement : Comment faire ?, 2006)

“Puisqu'on ne cesse de parler de développement économique et d'intégration sociale ou culturelle, la première des choses est de regarder qui, dans la proximité de ce qui va être construit, est capable de réaliser cet ouvrage : un habitant, un artisan, une entreprise qui pourrait être acteur, avec d'autres, de

la transformation de son environnement. Ensuite, il faut repérer qui, aux alentours, se servira de cet ouvrage, s'en occupera, le revendiquera comme un équipement lui appartenant et où il invitera d'autres habitants plus éloignés ou différents de lui. Si l'architecture était envisagée comme cela, on se poserait peut-être moins de questions de forme et plus de questions de fond, et il y aurait davantage d'enchantement dans la chose produite, qu'il s'agisse de logement social, d'espace de travail ou d'espace public, car c'est le fond qui, une fois posé, fait la forme, qui est elle-même l'expression du groupe qui a été constitué pour réaliser l'ouvrage.”

(Patrick Bouchain, Construire autrement : Comment faire ?, 2006)

CONSTRUIRE AVEC LE FUTUR HABITANT

La standardisation peut difficilement produire une architecture adaptée à ses clients. Le rôle de l'architecte est d'être à leur écoute et non pas de simplement leur faire des propositions. Les clients savent mieux que quiconque ce qu'ils désirent, ils n'arrivent juste pas à matérialiser leurs idées. L'architecte n'est pas dans ce cas un créateur, mais plutôt l'interprète de son client. Il l'aide à trouver la solution qui répond le mieux à ses attentes et à ses besoins, en se basant sur des connaissances que le client n'a pas. Comme le dit Bouchain, les deux ont un rôle aussi important l'un que l'autre dans le processus projectuel.

“En architecture, la personne qui commande un objet participe à l'ouvrage au même titre que celui le conçoit, que celui qui le réalise, et que celui qui s'en sert. L'architecture est un tout, mais il faut que chacun soit à sa place et soit responsable. Aujourd'hui, on vit dans une société cloisonnée où les responsabilités sont diffuses, et quand on demande qui a pris une décision, rarement quelqu'un dit : C'est moi. Ce qu'il faut, c'est que chacun soit réellement dans son rôle et révèle ce qu'il a comme richesse, que chacun lève le masque social ou professionnel pour retrouver sa vraie place et être lui-même.”

(Patrick Bouchain, Construire autrement : Comment faire ?, 2006)

L'architecte doit donc être capable de s'adapter aux demandes aléatoires de ses clients et d'accepter que certains aient des besoins différents de la norme. Ces personnes n'étaient peut-être pas cités dans le manuel de théorie, mais cela ne veut pas dire qu'elles doivent être ignorées. En fonction de l'évolution de la société et des attentes de chaque client, les programmes types (chambre, salle de bain, cuisine, salon, salle à manger) peuvent et doivent être questionnés. Savoir prendre de la liberté par rapport aux normes est indispensable pour ne pas se laisser piéger par le contenu prédéfini d'une maison.

RÔLE DU CHANTIER

Contrairement à l'art, le processus de fabrication n'a pas vraiment d'importance en architecture. Les seuls chantiers qui suscitent la curiosité du public sont ceux de la prouesse technique. Les grands tunnels, les plus long ponts et les gratte-ciels les plus hauts font la une des journaux, tandis que les chantiers de l'architecture plus "commune" sont cachés derrière des barrières.

Non seulement le chantier n'est pas valorisé dans notre société mais le travail de l'ouvrier est aussi largement sous-estimé. *"Dans un ouvrage fondamental, L'Homme et la Matière, André Leroy-Gourhan écrit que "la grande héroïne de l'humanité, c'est la main": c'est la pensée qui donne l'impulsion à la main, mais c'est la main qui agit, matérialise l'expression de la pensée, transforme les choses et façonne le monde. Si l'on nie ce lien entre la main et la pensée, le travail manuel est séparé du travail intellectuel, et la main n'est plus qu'une simple force de travail.*

Avec les mêmes doigts, un paysan sait bêcher, un menuisier poncer, un cordonnier coudre, un boulanger faire du pain, un peintre peindre, un médecin soigner... Même si le geste semble répétitif, tous les pains, toutes les chaussures ou tous les soins ne sont pas de la même qualité. Très souvent, on assimile le travail de l'homme à un emploi, c'est-à-dire à la vente de sa force de travail, et non à un métier. L'homme acquiert au travers de sa culture des savoirs, dans lesquels il y a des métiers. Négliger cela est criminel." (Patrick Bouchain, Construire autrement : Comment faire ?, 2006) Pourquoi dans notre société,

l'architecte a-t-il un meilleur statut que l'ouvrier ? Après tout, si le premier imagine l'espace, c'est le second qui est capable de le matérialiser. Le savoir-faire de l'ouvrier et de l'artisan mériteraient d'être revalorisés, peut-être en les laissant prendre part au développement du projet, ils ne devraient pas être là uniquement pour "exécuter". L'architecte devant son ordinateur, l'architecte au téléphone, l'architecte en séance avec le client, n'auraient-ils pas quelque chose à apprendre en se salissant les mains ?

"le chantier n'est plus guère que formellement le lieu de production du bâti. Il n'est plus qu'un lieu voué à l'assemblage d'éléments conçus et construits ailleurs."

(Pierre Frey, Learning from Vernacular, 2010)

Afin de réaliser un espace à la hauteur des ambitions et n'ayant pas forcément les connaissances nécessaires, les architectes doivent apprendre à faire confiance aux ouvriers, comme le dit Patrick Bouchain.

"En architecture, l'autre, c'est celui qui sait construire une chose que l'on ne sait plus ou ne veut plus faire. Par exemple, l'enduit du maçon, la taille du charpentier, l'étanchéité du couvreur, la laque du peintre, le paillage du jardinier... Est-ce si honteux de se servir de ses mains ? Ces métiers sont nécessaires car, sans eux, il n'y a pas de construction. L'autre, c'est aussi celui qui construit avec moi, car construire est un acte collectif,

construire crée le lien, c'est l'expression de la culture des hommes."

(Patrick Bouchain, Construire autrement : Comment faire ?, 2006)

L'autre est celui qui a le savoir, le geste pratique, celui qui connaît la sensualité de la matière. Il est celui qui a appris à manier les outils pour qu'à travers ses mains, son cerveau puisse s'exprimer librement. C'est non seulement cette compétence, mais surtout le bon contact entre tous ceux qui participent à la réalisation du projet qui permet un dialogue entre la conception et la construction.

La participation du client dans la conception de son logement amène à sa participation à la réalisation. En prenant part à la construction, le futur habitant comprend le fonctionnement et s'approprie pleinement son logement. Le chantier participatif contribue grandement à la richesse d'un projet. Chacun peut y apporter son savoir, ses idées et les mettre à contribution. Pour l'architecte, cela signifie d'accepter la part d'aléatoire dans la construction. C'est en matérialisant ses idées que le futur habitant se rendra compte de ce qu'elles impliquent. Peut-être qu'à ce moment, il fera des choix différents, jusqu'à une solution idéale. Grâce à cette exercice, il saura modifier son logement en fonction de besoins futurs différents. La valorisation du low tech permet d'éviter les technologies complexes et d'être plus autonome dans l'entretien et la modification de tous les éléments qui constituent l'habitat. La démarche s'en

trouve améliorée grâce à ses qualités pédagogiques et durables.

“C’est vrai que c’est un art incroyable, puisque c’est un art “utile” – contrairement peut-être aux autres arts, et en même temps c’est un art qui vous entoure. Tout le monde pratique l’architecture au quotidien en ouvrant une porte, un robinet, une fenêtre, en regardant son voisin, en modifiant un peu sa maison, son appartement. Et on voudrait nous faire croire que c’est un art inabordable, que c’est l’œuvre des techniciens, des politiques, et que si on fait parler les usagers, c’est démagogique. On oublie aussi que dans une société mécanisée comme la nôtre, c’est peut-être le dernier grand ouvrage fait à la main: il peut y avoir des objets industrialisés, mais tout est assemblé par les hommes et ce qui est invraisemblable c’est qu’on ne joue pas de la diversité que la main peut apporter, qu’on ne cesse de tendre vers un standard qui ne correspond en rien à l’harmonie humaine.”

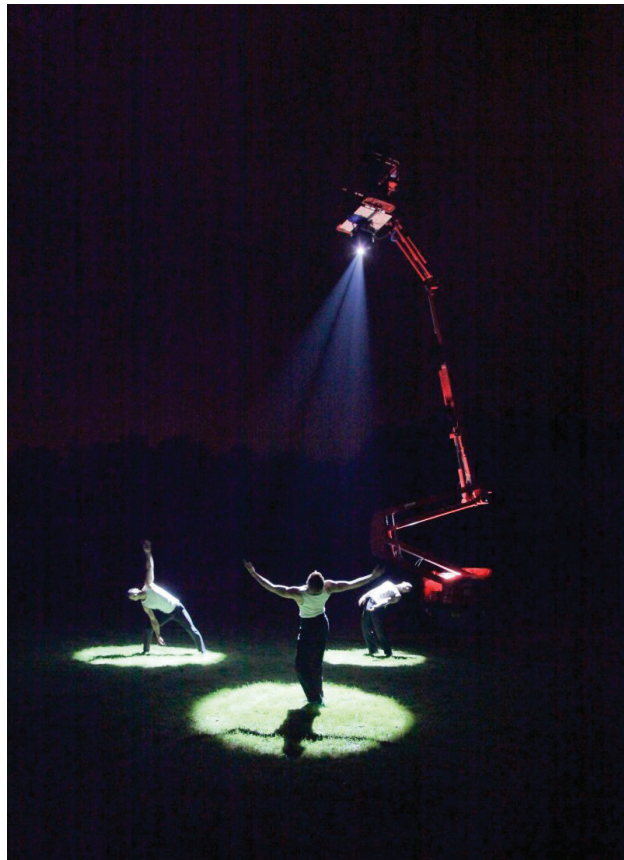
(Propos de Patrick Bouchain lors de la biennale du Design 2006 à Saint-Etienne)

Dans le contexte du chantier participatif, il est aussi imaginable d’y faire participer des gens extérieurs au projet. Ce serait en effet l’occasion de transformer les chantiers en des événements pédagogiques. En tant qu’entité impénétrable et “dangereuse” dans la ville, il attise la curiosité, il y a là sûrement des découvertes à faire. Que ce soit pour présenter le travail de la main ou pour poser des questions sur les matériaux, sur notre

“S’il est essentiel de construire pour quelqu’un et qu’il n’existe pas d’œuvre sans auteur, il faut néanmoins que le lieu construit soit impersonnel, c’est-à-dire qu’il ne soit ni parfait, ni strictement identifié à la personne qui l’a commandé, à celle qui l’a imaginé ou à celles qui l’ont réalisé, qui sont autant d’auteurs qui ont chargé l’architecture de leur substance. L’ouvrage doit rester ouvert, “non fini”, et laisser un vide pour que l’utilisateur ait la place d’y entrer pour s’en servir, l’enrichir sans jamais le remplir totalement, et le transformer dans le temps.”

(Patrick Bouchain, Construire autrement : Comment faire?, 2006,)

environnement ou notre rapport à la ville, le chantier a beaucoup raconté au grand public. Le chantier pourrait aussi devenir un lieu culturel. La friche industrielle est très à la mode et le chantier attend son tour, il pourrait abriter des événements pendant les week end et incarner un lieu non figé qui serait chaque semaine un peu changé. Ils célébreraient cette période de transition entre un terrain vierge et un bâtiment fini.



Spectacle L.U.MEN entre une pelleteuse et trois danseurs

VERS UN NOUVEL ARTISANAT

“For hundreds of years we designed cities to generate waste. Now it is time to design waste to regenerate our cities”

(Mitchell Joachim, dans Dirk E. Hebel, *Building from waste recovered materials in architecture and construction*, 2014).

Dans le mode de consommation actuel, le déchet est ingrat et il faut l'éliminer au plus vite, tandis que le recyclage est un moyen d'excuser la surconsommation. Le Larousse définit le déchet comme une *“Perte, partie irrécupérable de quelque chose”* et illustre bien le premier changement à opérer : la perception du déchet doit évoluer. Au lieu de considérer une trajectoire linéaire des produits qui débute par la production, puis l'utilisation, et ensuite l'abandon suivi par un processus d'élimination, il faut, dès la conception du produit, l'intégrer dans une trajectoire circulaire qui permet plusieurs phases d'utilisation et exclut l'élimination ou la retarde au maximum. Ces phases d'utilisation comprennent le ré-emploi, qui prône un deuxième usage selon la fonction de base, et la ré-utilisation qui prolonge l'usage en profitant des propriétés de l'objet pour une fonction différente. Le recyclage est une solution de dernier recours car le produit qui en ressort est en général de qualité moindre.

Dans le domaine de la construction, le ré-emploi a longtemps été pratiqué. La *spolia* chez les romains désigne l'utilisation d'éléments prélevés sur des anciens monuments dans la construction de nouveaux édifices pour des raisons économiques et pratiques. Ce procédé a perduré à travers les siècles et a cessé au début de l'ère industrielle mais pourrait bientôt réintégrer les habitudes. Mitchell Joachim, un architecte américain et chercheur en design durable a une vision radicale sur ce sujet : *“the future city makes no distinction between waste and supply.”* (Mitchell Joachim, dans Dirk E. Hebel, *Building from waste recovered materials in architecture and construction*, 2014). L'idée de l'“urban mining” va dans le même sens et consiste à voir les villes d'aujourd'hui comme les mines du futur. En effet, les gisements naturels se font plus rares dans les sous-sols de la planète mais sont présents en nombre dans le contexte urbain qui devient alors une nouvelle source de matière. Une manière d'utiliser la ville pour régénérer la ville dans un processus plus autonome et local.

En consultant les données de l'Office fédéral de l'environnement, on se rend compte que le taux de récupération des déchets (tout type de récupération confondue) est en constante augmentation et se situe aujourd'hui autour des 50%. Beaucoup de progrès sont à faire dans ce domaine et cela passe par une valorisation des déchets en tant que nouvelle ressource. Un nouveau regard sur la matière entraînera un nouveau mode de construction et un nouveau langage architectural. Un meilleur usage de cette ressource et des nouveaux métiers qui lui sont liés attendent d'être inventés. On

pourrait assister à la naissance d'un nouveau vernaculaire dans la mesure où des ressources locales caractéristiques du lieu seraient utilisées selon un savoir-faire local dans une compréhension des contraintes de l'environnement direct.

Table des matières

Une évolution de la pensée	10
La réponse des modernistes	11
Une réponse désuète	14
Réduire / Simplifier / Diminuer	18
Adapter	32
Construire	44
Par les architectes, pour les architectes	46
Construire avec le futur habitant	51
Rôle du chantier	53
Vers un nouvel artisanat	59

Des mêmes auteurs, dans la collection Lagom

La société
Une associassion - Un projet
L'expérience des objets
Bibliographie illustrée

